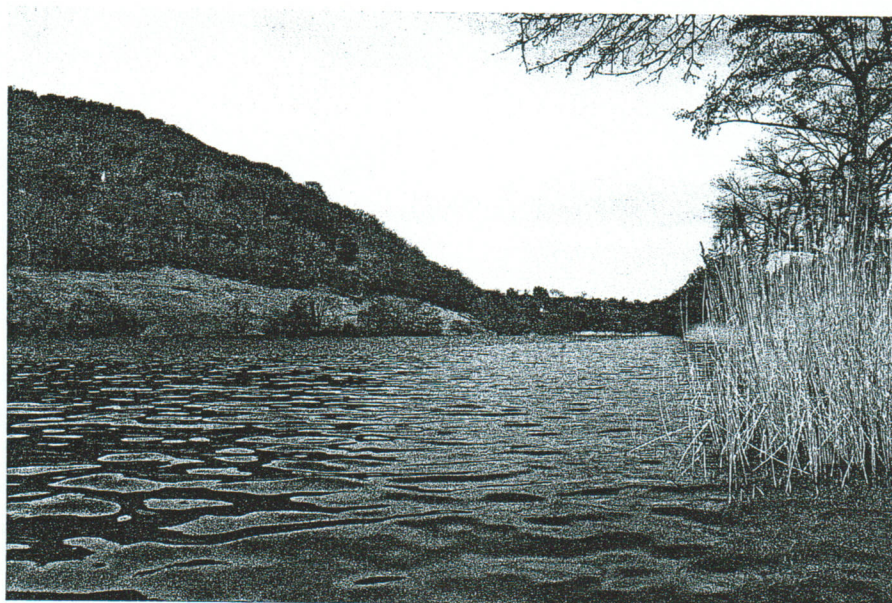




*Les « musiciens de la nuit » se cachent au fond du lac de Menet.
(Photographie de l'auteur.)*

Chapitre I

Le lac du diable

P ARMI TOUTES les histoires de diable, il en est une qui a séduit des générations d'enfants et d'adultes du côté de Menet et de La Monselie. Et, j'ose le croire, quand le poste de télévision ne fonctionne pas, c'est elle, encore, qui fait passer sans trop de peine quelques moments d'ennui. Il revient alors à la mémoire des gens d'ici la belle et surprenante légende du lac du diable.

L'histoire se déroule il y a fort longtemps. Au village de Menet, exactement.

Le vieux curé de cette paroisse n'en finit pas de vieillir. Chaque jour qui passe le ratatine un peu plus, et, s'il ne portait pas son antique soutane noire, je défie quiconque de le repérer tant l'homme est menu.

Voyant que l'état du saint homme ne va pas en s'améliorant, les paroissiens décident de lui trouver une servante. Mais une servante de curé ne se déniche pas sous la queue d'un âne ! Cherchant et cherchant encore, les hommes et les femmes de Menet sont obligés d'admettre que personne ne fait l'affaire. L'une est bossue, l'autre édentée ; celle-ci ne connaît pas le moindre *Pater*, celle-là le moindre *Ave*. Quant à la dernière qui se présente, elle est aussi vieille que le curé et guère en meilleure santé. Les habitants se désolent : que va-t-il advenir de ce brave M. le curé qui a tant fait et fait encore pour leurs âmes ?

LES MYSTÈRES DU CANTAL

Quelques mois s'écoulaient. Comme par enchantement, un beau matin, une jeune fille se présente à Menet. Elle est aussi belle qu'une rose et aussi fraîche que la rosée. Nul ne la connaît, mais quand les villageois la voient se rendre directement chez l'abbé, ils soupçonnent le religieux de quelque secret longuement gardé.

Le soir même, tout le village sait qu'il s'agit de sa nièce. Cette jeunesse d'à peine vingt ans répond au doux prénom de Guillemette.

Il faut peu de temps pour que les garçons de Menet – fieffés charmeurs! – regardent la belle et rôdent aux alentours du presbytère. Les formes avantageuses de la demoiselle emplissent parfaitement son corsage, et sa taille parfaite fait tourner bien des têtes. Sa grande beauté ne l'empêche pas d'être gentille, serviable et bien élevée. Mais quand on n'a pas encore atteint l'âge dit « de raison », rien n'est plus important que le désir de s'amuser. Il en est ainsi depuis la nuit des temps, et bien malin qui saura prouver le contraire.

Après l'automne vient l'hiver, après Noël vient le carnaval, et après Pâques, la Trinité puis la Saint-Jean. En cette période de fête, on danse dans la paroisse voisine de La Monselie. Ce n'est pas l'envie qui manque à Guillemette de se rendre à ce bal, et elle n'a pas l'intention de demander la permission. Elle connaît la réponse par avance : les « non » sortent plus vite de la bouche de son oncle curé que les crottes du derrière des chèvres ! Guillemette a donc une solution toute trouvée : elle ira danser sans autorisation.

Lorsque le noir de la nuit remplace le clair du jour, lorsque le vieil abbé dort profondément, la jeune fille enfle sa plus jolie robe. Elle remonte ses longs cheveux bouclés et les cache sous une coiffe blanche des plus seyantes. Elle saute discrètement par la fenêtre et court rejoindre son amie Isabeau qui l'attend dans une ruelle attenante au presbytère.

Tout au long du chemin, les deux filles n'en finissent pas d'échanger ragots et autres potins du village. Entre les nouvelles apprises chez le curé et celles divulguées à l'auberge autour d'une chopine, il y a matière à causer. De nombreux éclats de rire ponctuent la conversation.

Le lac du diable

La pleine lune éclaire les buissons couverts de feuilles minuscules. Un fort vent de traverse oblige les donzelles à tenir leur robe. La fraîcheur leur pique le visage. Mais Guillemette et Isabeau n'en ont cure. À la pensée de retrouver les gars des environs, elles en oublient ces quelques désagréments passagers. Elles accélèrent le pas. Bien entendu, pour aller plus rapidement à La Monselie, elles couperont à travers prés, derrière la dernière maison du Liocamp. Avant d'arriver au hameau, il y a le lac. Ah ! si elles pouvaient le traverser, ce lac immense, elles gagneraient du temps ! Avec leur robe longue et leurs souliers fins, la chose n'est pas aisée. Elles envisagent d'enlever leurs chaussures et de remonter leurs cotillons, mais ne risquent-elles pas de s'enfoncer dans la vase ? N'y a-t-il pas trop de profondeur ?

Tout à coup, alors qu'elles sont perdues dans leurs interrogations, elles aperçoivent deux beaux – très beaux, même ! – cavaliers. Ils portent une veste rouge, un large chapeau empanaché, et sont chaussés de grandes bottes argentées. Le poil de leurs chevaux noirs luit sous la clarté lunaire. Voyant les demoiselles fort embarrassées, les cavaliers proposent à celles-ci de les faire passer à cheval de l'autre côté du lac. La proposition n'est pas pour déplaire à Guillemette et à Isabeau. Ravies et toutes guillerettes, elles bondissent bien plus qu'elles ne grimpent sur le dos des montures. Les deux hommes les font asseoir derrière eux et leur demandent de bien se tenir à leurs épaules.

Cependant, le destin, parfois, prend une tournure des plus troublantes. Lorsque les jeunes gens se retrouvent au milieu du lac de Menet, ils voient apparaître, comme sorti des ondes, un joueur de cabrette, un vielleux et un violoneux. Les instruments égrènent un air de danse si entraînant que les cavaliers sautent de leurs chevaux. Par miracle, ils ne s'enfoncent nullement, mais flottent sur la sombre étendue liquide. L'eau du lac ne frémit point sous leurs pas.

Guillemette et Isabeau sont aussi entraînées. Elles prennent les cavaliers par la taille et se mettent à virevolter. Les musiciens enchaînent les morceaux. Des bourrées, des montagnardes, des biscottes, des branlous, des goignades, tout y passe ! Accompagnant les instruments, la voix des musiciens se teinte

LES MYSTÈRES DU CANTAL

par moments d'une douce mélancolie, mais c'est pour mieux reprendre de façon énergique et cadencée :

« *E para lo lop, pichona,*
« *Para lo lop,*
« *Para lo lop*
« *Que te velha, que te velha,*
« *Para lo lop que te velha*
« *L'anhelon¹.* »

Le joueur de cabrette bat la mesure avec des grelots fixés à la cheville, le violoneux fait crisser son archet. Quant au vielleux, il tourne la manivelle à en donner le tournis.

Guillemette, Isabeau et les cavaliers, ne voyant pas le temps passer, s'en donnent à cœur joie jusqu'au petit matin. La dernière danse que leur proposent les musiciens de la nuit est une crouzade. Ils sont juste assez pour la faire. Les demoiselles, portées par les deux jeunes hommes, semblent voler au-dessus du lac.

Soudain, alors que l'aube se met en place, cavaliers, joueurs de cabrette, de vielle et de violon disparaissent. De la même façon qu'ils sont apparus. Par miracle. N'en revenant toujours pas de ce qui leur arrive, trempées jusqu'aux os, Guillemette et Isabeau tentent de rejoindre la berge. Au presbytère, le vieux curé n'est pas encore levé pour dire la messe première.

Plus jamais les demoiselles ne retournèrent danser sans permission, et elles se gardèrent bien de parler de leur aventure à quiconque. Mais à Menet, à La Monselie, comme dans chaque village du Cantal et d'ailleurs, un jour ou l'autre, tout se sait. L'événement fut mis sur le compte du diable et de ses acolytes, qui avaient pris la figure de musiciens et de cavaliers.

Depuis ce jour mémorable, on raconte cette histoire du lac du diable. Si vous vous y rendez les nuits de pleine lune, peut-être aurez-vous la surprise d'y découvrir en son milieu quatre jeunes gens en train de danser ?

1. « *Et empêche le loup, petite / Empêche le loup / Empêche le loup / Qui guette,*
qui guette / Empêche le loup qui guette / L'agnelet. »